

À bâbord !

Revue sociale et politique

Recensions

Xavier P.-Laberge, Philippe de Grosbois, Valentin Tardi et Claude Vaillancourt

Numéro 85, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue À bâbord !

ISSN

1710-209X (imprimé)

1710-2103 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

P.-Laberge, X., de Grosbois, P., Tardi, V. & Vaillancourt, C. (2020). Compte rendu de [Recensions]. *À bâbord !*, (85), 70–72.

RECENSIONS



LA MAISON BRÛLE. PLAIDOYER POUR UN NEW DEAL VERT Naomi Klein, Montréal, Lux, 2019, 312 p.

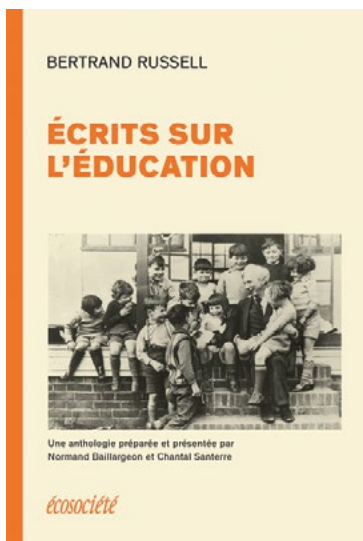
Dans *La maison brûle*, Naomi Klein expose son plaidoyer pour un New Deal vert. Son argumentaire est fortement inspiré des résultats du New Deal de Franklin Delano Roosevelt qui avait permis, lors de la Grande Dépression, de stimuler l'économie états-unienne tout en réduisant

considérablement la pauvreté. Elle dénonce, comme elle sait si bien le faire, le capitalisme vert, mais aussi le fascisme ethnique et nationaliste qui prend de plus en plus de vigueur mondialement. Dans ce livre, elle traite de multiples enjeux climatiques dont la géo-ingénierie, l'implication des scientifiques du climat en politique, l'influence du Vatican et du pape, ainsi que la discrimination et le racisme à la source du laisser-faire occidental. Sur ce dernier enjeu, Klein montre en effet qu'il y a un important racisme derrière l'inintérêt occidental à s'attaquer la crise climatique, dont les pays non-occidentaux sont les premiers à payer le prix. Il faut donc affronter ces enjeux conjointement, car ils sont interreliés.

Klein est une excellente écrivaine et le livre se lit aisément. Sa plume acérée rend justice à son propos. Cependant, malgré une introduction inédite, le livre s'avère une collection de textes et discours écrits par Klein au cours des dix dernières années. Certains passages sont répétitifs et d'autres sont maintenant dépassés. Des trois cents pages du livre, il en reste environ une centaine qui concerne spécifiquement l'idée d'un New Deal vert.

De cette proposition de New Deal, il ressort un ambitieux projet qui améliorerait notre société pour le mieux, par la création massive de bons emplois verts qui rendraient notre économie plus juste et pérenne. Klein le défend notamment en arguant qu'il pourrait provoquer un ralliement très élargi entre les diverses franges écologistes et de gauche susceptible de mettre la droite KO et d'ouvrir la voie à un virage à tendance écosocialiste, essentiel pour diminuer les impacts de la crise climatique. Le New Deal vert semble encore plus intéressant ces jours-ci: il permettrait en effet de créer plusieurs emplois alors que nous traversons une pandémie mondiale qui a gravement affecté la qualité de vie de plusieurs pays, et qu'il n'est pas non plus possible de revenir à la situation d'autrefois. La réaction à l'urgence climatique pourrait s'allier à un programme social audacieux et émancipateur. Comme la pandémie et la réaction mondiale à celle-ci nous l'ont montré, «*quand l'avenir de la vie elle-même est en jeu, rien n'est impossible*».

Xavier P.-Laberge ◀



ÉCRITS SUR L'ÉDUCATION Bertrand Russell, anthologie par Normand Baillargeon et Chantal Santerre, Montréal, Écosociété, 2019, 308 p.

Trois ans après la parution d'*Idéaux politiques*, Normand Baillargeon, Chantal Santerre et Écosociété récidivent en traduisant et présentant une autre série d'écrits de Bertrand Russell (1872-1970), cette fois sur l'éducation.

Non seulement le brillant philosophe britannique a-t-il écrit de nombreux textes à ce sujet, mais Russell a aussi fondé en 1927 l'école de Beacon Hill, avec sa partenaire d'alors, Dora Black. On trouve d'ailleurs dans l'ouvrage un prospectus présentant l'école, de même qu'une belle variété de textes qui permettent de se familiariser avec les idées de Russell en éducation (fondements, curriculum, rapports à la politique et à la pensée critique, rôle de l'université).

«*L'autorité, en matière d'éducation, est presque inévitable, et les pédagogues doivent trouver un moyen d'exercer l'autorité tout en respectant l'esprit de liberté*», écrit le philosophe dès 1916. De fait, une large part des réflexions de Russell sur ce thème cherchent à affiner cette articulation. Le système d'éducation et les enseignant-e-s doivent tenir les enfants comme des fins en eux-mêmes, et non comme des moyens: «*personne n'est apte à être éducateur s'il ne comprend pas que l'élève est un but en lui-même, qui a ses droits à lui et sa personnalité à lui, qui n'est pas simplement [...] un citoyen dans un État*» (1928). «*Ce à quoi nous devons aspirer, complète-t-il en 1935, ce n'est ni la soumission ni la rébellion, mais un caractère amène, de la bienveillance et de l'ouverture tant aux gens qu'aux idées nouvelles*». Ces principes ont un aspect plutôt avant-gardiste, notamment lorsqu'ils s'incarnent dans l'éducation à la sexualité: en soutenant «*une morale sexuelle positive*» en 1932, Russell apparaît comme un pionnier du mouvement contemporain *sex-positive*.

En ce qui a trait à la religion, le penseur britannique fait preuve d'un anti-cléricalisme vigoureux mais nuancé. Certes, l'Église n'a pas sa place en éducation, qui doit s'appuyer sur une démarche rationnelle: «*il est impossible d'inculquer l'esprit scientifique aux jeunes gens tant et aussi longtemps qu'il subsiste des propositions tenues pour sacro-saintes*», soutient-il dans «*La religion et l'éducation*» (1932). Néanmoins, Russell précise que lorsque «*l'État est d'une irréligion militante, comme en France, les écoles de l'État*

deviennent aussi dogmatiques que celles qui sont entre les mains des Églises» (1916); un passage qui fait remarquablement écho, un siècle en avance, aux débats sur le port du hijab dans les écoles françaises. Sur l'embauche des enseignants, Russell ajoute dans «Pensée libre et propagande officielle» (1922) que «*tenir compte des habitudes religieuses, morales et politiques d'un homme en lui donnant un poste et du travail est la forme moderne de la persécution*». En lisant ces lignes, je n'ai pu m'empêcher de penser à ces étudiantes québécoises en éducation qui ont récemment renoncé à leur choix de carrière parce que de confession musulmane.

Certes, quelques aspects de la pensée de Russell ont mal vieilli, notamment ses positions contre la mixité sociale à l'école, mais globalement, l'ouvrage jette une belle lumière sur la pertinence des idées du philosophe pour l'école du XXI^e siècle.

Philippe de Grosbois ◀



**AIRVORE OU LA FACE
OBSCURE DES
TRANSPORTS. CHRONIQUE
D'UNE POLLUTION
ANNONCÉE**

**Laurent Castaignède, Montréal,
Écosociété, 2018, 341 p.**

La vente de véhicules utilitaires sport (VUS) et de camionnettes du genre F-150 est en pleine croissance au Québec et Canada. En 2017, les transports représentaient 43,3 % des gaz à effet de serre (GES) émis au Québec, à la suite d'une hausse

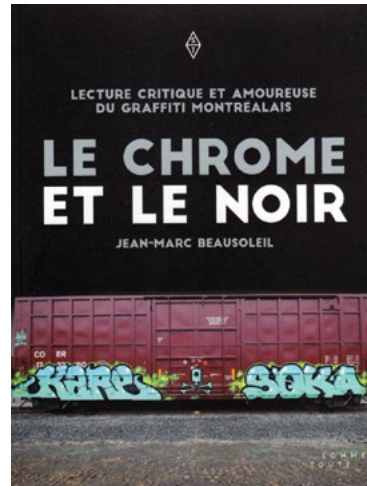
de 23% depuis 1990. Les objectifs québécois de réduction des GES sont compromis par la croissance de ce secteur. Le livre *Airvore ou la face obscure des transports* s'attaque à cette problématique. Son auteur, Laurent Castaignède, ingénieur de formation, a travaillé pendant dix ans pour un grand constructeur automobile. Il offre ici son premier essai.

Castaignède est très critique des discours rassurants sur les nouvelles technologies vertes (électrique, hybride), les carburants verts et les moyens de compenser ses émissions. Malgré l'urgence de diminuer drastiquement les émissions provenant des transports, toutes les estimations actuelles prévoient un accroissement du parc automobile dans les années à venir. L'auteur propose plusieurs pistes de solution qui nécessitent des actions gouvernementales, car ni les grandes compagnies constructrices d'automobiles ni les consommateurs ne s'agiront sans des mesures draconiennes. Le problème ne tient pas qu'aux faiblesses du transport en commun, mais aussi à la façon dont nous construisons les villes, à la sous-valorisation du transport non motorisé, ainsi qu'au marketing et au capitalisme en général.

Le livre contient une quantité phénoménale d'information sur le secteur du transport, mais aussi sur les nombreuses

technologies automobiles. Il couvre aussi la grande histoire de la voiture et des transports en général. Malgré cela, il faut soulever l'aridité de l'ouvrage, qui s'adresse à des personnes déjà intéressées par le sujet. Il ne s'agit pas du type de livre qui convertira les fous. En contrepartie, celles et ceux qui prendront la peine de lire ses 341 pages obtiendront une connaissance quasi exhaustive de l'enjeu. En somme, c'est un livre à lire pour les passionné-e-s!

Xavier P.-Laberge ◀



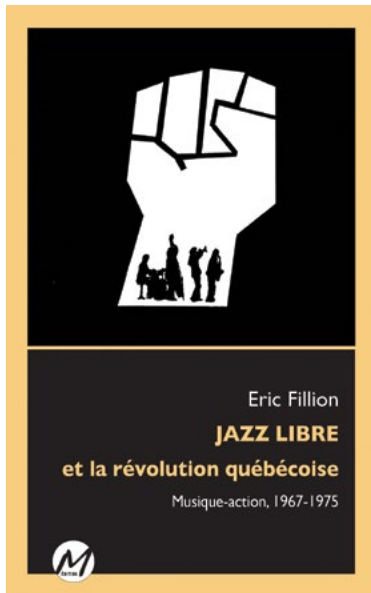
**LE CHROME ET
LE NOIR. LECTURE
CRITIQUE ET
AMOUREUSE DU
GRAFFITI
MONTRÉLAIS**

**Jean-Marc Beausoleil,
Montréal, Somme
Toute, 2020, 144 p.**

Mordu et pratiquant du graffiti, je dévore les rares bouquins qui se publient sur l'art de faire arabesques et fresques à l'aérosol; plus illé-

galement que moins la plupart du temps. Apparemment modeste, cette plaquette d'un journaliste québécois tout terrain carbure à la littérature, au reportage et à une curiosité qui l'amène à fureter bien au-delà des chemins attendus: nous voici devant une surprise de taille. D'avoir sous-titré l'ouvrage «*lecture critique et amoureuse du graffiti montréalais*» admet d'entrée de jeu un biais passionnel. Mieux, celui d'une fascination aussi attentive que précieuse, l'auteur diversifiant sa galerie de personnages pour dépeindre un univers à la fois polymorphe et inattendu. On retrouve, outre des graffiteur·euse·s aux motivations parfois aux antipodes les unes des autres – il y a aussi des portraits de femmes, notamment une graffiteuse –, des photographes qui sont la mémoire de cet art éphémère, un revendeur d'aérosols spécialisés, sans oublier un effaceur de «vandalisme»... Peu de photos, par contre. Ici, ce sont les mots qui s'égayent, telles milles images. La qualité de ce texte, souvent buissonnier et poétique, réside au foisonnement des pistes. Pensons à cet éloge de l'amour de l'alphabet, à travers un reportage aussi inspiré qu'inspirant, qui amène à (re)considérer un art de la rue parfois périlleux, parfois entêté, mais aussi d'une farouche liberté, tel un patrimoine incontournable de l'espace urbain. Acte d'écologie artistique au plus proche du quotidien, que l'auteur relie aussi à des événements – Undepressure ou Cannelles de ruelles – pour surligner le graffiti; lui faire la fête.

Valentin Tardi ◀



JAZZ LIBRE ET LA RÉVOLUTION QUÉBÉCOISE. MUSIQUE-ACTION, 1967-1975
Eric Fillion, Saint-Joseph-du-Lac, M Éditeur, 2019, 197 p.

L'histoire de la formation Jazz libre du Québec méritait pleinement d'être racontée. Les amateur·trice·s de musique connaissent surtout le groupe parce qu'il a accompagné Robert Charlebois et Louise Forestier au début de leur carrière. Mais cet ensemble s'est

surtout distingué pour avoir combiné la musique d'avant-garde et l'engagement politique comme peu ont su le faire. Le Jazz libre est au départ un groupe de *free jazz*, l'un des styles les plus radicaux en musique contemporaine. Atonale, polyrythmique, sans progression harmonique, basée sur l'improvisation entièrement libre, la musique du Jazz libre est la continuité de celle jouée par des musicien·ne·s afro-américain·e·s, comme Ornette Coleman, Archie Shepp ou le Art Ensemble of Chicago, qui associaient le jazz à un grand mouvement de revendication et d'émancipation. Au radicalisme formel de la musique, s'ajoute naturellement celui du combat politique.

Ainsi les musiciens du Jazz libre s'impliquent activement dans les mouvements de la gauche au Québec, par des projets comme la commune socialiste P'tit Québec libre ou le centre culturel L'Amorce à Montréal, deux lieux qui seront par ailleurs victimes d'incendies criminels. C'est le Québec qui s'active et bourdonne dans les années 60 et 70 dont il est question dans ce livre. Eric Fillion nous raconte une histoire captivante et inattendue. L'aventure du Jazz libre nous permet de traverser une période mouvementée dont la trame est marquée par l'Expo 67, l'*Osstidcho*, la percée rock de Robert Charlebois, les explorations de l'orchestre l'Infonie, la contre-culture, la crise d'Octobre, l'expérience des communes. Et la dure répression policière contre la gauche, qui affectera grandement le Jazz libre, pendant une longue période sous surveillance policière.

La « musique-action » du Jazz libre, très difficile d'accès, cacophonique pour plusieurs, s'adressant pourtant à la classe ouvrière, est à l'image des défis très courageux que relevait ce groupe. Le livre d'Eric Fillion a le mérite de parler à la fois d'histoire, de musique et de politique, un amalgame permis par la destinée très particulière du Jazz libre.

Claude Vaillancourt ◀



GUÉRIR DU MAL DE L'INFINI. PRODUIRE MOINS, PARTAGER PLUS, DÉCIDER ENSEMBLE
Yves-Marie Abraham, Montréal, Écosociété, 2019, 280 p.

La décroissance est une idée qui fait peur. Comment peut-on aller ainsi à l'encontre d'un diktat économique aussi partagé et apportant un bien-être matériel à tant de gens? Yves-Marie Abraham s'est donné la tâche de s'attaquer à

cette crainte et de démontrer que c'est l'idée d'une croissance sans fin qui devrait nous effrayer. Il le fait depuis plusieurs années avec constance, et maintenant dans ce troisième livre qu'il a rédigé sur le sujet.

L'auteur procède avec patience et pédagogie. Il connaît bien les réticences devant son grand projet et s'applique à les démanteler habilement. Passage obligé, il nous alarme des effets terribles du réchauffement climatique. Il nous rappelle aussi, comme l'indique le titre de l'ouvrage, à quel point il est impensable de miser sur une croissance infinie dans un monde fini. L'un des aspects les plus intéressants de son argumentaire est le fait qu'il avance que « la course à la croissance n'est pas inscrite dans une quelconque nature humaine ». Il démontre que la croissance économique autre que celle générée par la hausse démographique est un phénomène récent dans l'histoire, que l'humanité a très bien vécu sans cette obsession apparue, en fait, vers la fin du XIX^e siècle.

Le livre d'Yves-Marie Abraham a aussi le mérite de ne pas tomber dans le piège de la polémique, surtout contre des alliés naturels qui pensent un peu différemment, comme ont tendance à le faire Serge Latouche et ses disciples, en France, eux qui ont beaucoup contribué à faire connaître la décroissance, non sans créer un certain scepticisme par leur agressivité. L'essai d'Abraham est surtout motivé par un sentiment d'urgence: devant les catastrophes qui s'annoncent, les temps ne sont pas à la division. D'où l'idée d'entreprendre une argumentation axée sur de nombreux exemples, sur des faits scientifiques, et qui cherche à rallier les lecteurs et lectrices.

Ceci dit, l'auteur ne craint pas d'adopter les positions les plus radicales. Son projet reste sans compromis. Peut-être ne réussira-t-il pas à convaincre un large public avec des idées comme celle d'éliminer carrément l'entreprise privée. Mais le fait d'y aller à fond ne peut que stimuler le débat. Ce n'est pas en se contentant de solutions tièdes, avec de gros compromis, que nous arriverons à faire les changements considérables qui s'imposent.

Claude Vaillancourt ◀